Comment on dresse un fauve

Par ces temps difficiles où les carrières les plus modestes finissent par être inaccessibles devant le nombre des candidats, il en est une qui ne menace pas de devenir encombrée : c'est la carrière de dompteur de fauves. Il faut, en effet, des aptitudes et des goûts tout spéciaux,—héréditaires, généralement,—pour entreprendre la longue et périlleuse tâche de dresser des lions, des tigres, des léopards, des jaguars et autres animaux féroces et redoutables des déserts. Et c'est une belle preuve de la supériorité de l'intelligence sur la force que la soumission de ces puissants félins au moindre mouvement d'une simple baguette.

Le *Strand Magazine* nous fait une description intéressante des différentes étapes que traverse le fauve et de la manière dont il les traverse avant de subir docilement la volonté humaine. L'apprentissage est rude pour l'élève et pour le maître, et demande de la part de ce dernier, une patience absolue : c'est la première condition. A côté de cette patience inlassable, indestructible, il faut posséder du jugement, de la bonne humeur, une grande agilité physique, une dose de magnétisme et un courage désespéré. Tous les professionnels de ménagerie s'accordent à déclarer qu'il vaut mieux avoir affaire à une bête farouche du désert qu'à une autre née en captivité ; et la raison en est bien simple. L'animal captif leur arrive après un long voyage durant lequel il a cruellement souffert de la maladie de mer, de l'insuffisance de la nourriture et d'un pénible emprisonnement ; il débarque donc affaibli, triste, brisé. Au bout de quelques heures, il se trouve dans une vaste cage confortable, avec de la paille propre, de l'air frais, une bonne nourriture, et, pardessus tout, le calme et le repos. Instinctivement, il sera bien disposé pour les êtres humains dont la présence lui semblera associée à cet heureux changement. Et le nouvel arrivé sera dans d'excellentes dispositions pour commencer son éducation.

Le félin né en captivité, au contraire, est un enfant gâté, habitué dès ses premiers instants à la société de l'homme qu'il ne craint ni ne respecte. Il supportera sans colère la présence du dompteur dans sa cage ; mais que celui-ci essaye de le contraindre à quelque travail, et au premier châtiment le fauve lui sautera à la gorge. Aussi le dressage d'une de ces bêtes est-il malaisé et ingrat. Il serait difficile d'établir la méthode de dompter, ou plutôt de dresser les fauves, car c'est une erreur de croire qu'ils puissent jamais être complètement domptés. Ce qui réussit auprès du lion réussira souvent aussi auprès du tigre ou du léopard, etc. Mais ce qui réussit auprès d'*un* lion, d'*un* tigre ou d'*un* jaguar restera sans résultat auprès d'un autre lion ou d'un autre tigre ; et le public qui présume que le lion est féroce et le tigre traître généralise à tort ; chaque animal exige un traitement selon son tempérament ; c'est au dompteur de le découvrir. Cependant il est prouvé que les femelles sont faciles à dresser et moins dangereuses que les mâles.

Suivons, pour connaître la façon dont procède un dompteur expérimenté, les stages de l'éducation d'un lion de deux ans qui vient d'être installé en son nouveau logis après avoir fait le voyage de la côte d'Afrique.

Ragaillardi quelque peu par les premiers soins, il regarde autour de lui, comme attendant avec curiosité ce qui va venir. Déjà il s'est habitué à considérer l'approche de l'homme comme le signe précurseur des repas ; aussi reçoit-il sans perturbation la visite du dompteur, qui lui parle doucement à travers la grille. Le lion le regarde tranquillement, pendant que l'homme lui jette un beau morceau de viande, fait deux ou trois fois le tour de la cage, puis s'éloigne. Le lendemain le même jeu se répète. Le troisième jour, la bête, si elle est d'intelligence moyenne, reconnaît déjà la voix du maître,—c'est toujours la voix que le lion reconnaît tout d'abord, c'est pourquoi les dompteurs parlent toujours à leurs bêtes lorsqu'ils en approchent,—et ronronne à sa vue. Ceci est le signal d'un pas en avant dans l'amitié, et le dompteur en profite pour passer un manche à balai à travers les barreaux. Le lion est surpris, courroucé. Il recule, grogne, puis pose sur l'objet suspect une patte énorme. Voyant que l'homme n'offre pas de résistance, il entraîne le bâton au fond de la cage et le bouscule en hurlant ou le déchiquette de ses dents terribles. A peine en a-t-il disposé à son gré qu'un autre bâton apparaît, et la voix humaine, qu'il a appris à connaître, se fait doucement entendre. Très probablement, la bête agacée, pulvérisera aussi ce deuxième intrus, mais un troisième suit aussitôt, et après le troisième toute une série de manches à balai, jusqu'à ce que le roi du désert soit fatigué de l'exercice et regardé avec indifférence le dernier bâton. Alors le dompteur, à travers les barreaux, touche de ce bâton le dos de l'animal.

Surprise du lion : le toucher de ce morceau de bois qui lentement glisse sur son dos lui donne décidément une sensation agréable. Sa méfiance peu à peu se dissipe ; il se laisse faire et ronronne d'aise.

Lorsque après plusieurs répétitions de l'expérience il est tout à fait habitué au bâton et à sa manipulation, le fauve arrive à une phase importante de son apprivoisement Un matin, la porte de la cage s'ouvre et l'homme entre, portant avec lui une large chaise sur laquelle il s'assied. Troublé par la vue de cette chose inconnue qu'est pour lui la chaise, le lion se

retire au fond de sa cage et grogne. Le dompteur reste tranquillement sur son siège et lit son journal ; mais, du coin de l'œil, il surveille l'animal. Cette situation se prolonge une ou deux heures. après quoi l'homme et la chaise sortent, et le lion reste seul avec ses pensées.

Le lendemain, réapparition de l'homme et de la chaise. Cette fois, le fauve s'approche avec précaution. Le dompteur, à ce moment, tend vers lui le bâton, mais l'animal, méfiant, recule au fond de la cage. Là il se ramasse, haineux, sans un grondement, sans un mouvement de sa queue qui est étendue par terre, raide comme une barre de fer. Le dompteur le guette, sans en avoir l'air. Soudain, d'un bond formidable, le lion s'élance, la gueule ouverte, les griffes tendues, droit sur l'homme. Le moment est critique. Le dompteur le voyait venir : l'attitude de la bête, la tension de ses muscles l'avaient averti. Sa vie dépend de son agilité.

Avant que le félin en fureur n'arrive jusqu'à lui, le dompteur s'est levé et, ayant pris la chaise entre ses mains, interpose cet obstacle entre la bête et lui.

L'imprévu des quatre gros pieds de la chaise déconcerte le lion. Il tombe sur ses flancs en grognant et de ses crocs s'agrippe à l'obstacle. Cependant, de derrière la chaise s'avance un bâton, le même vieux bâton d'agréable mémoire, mais qui, cette fois, vient le heurter vigoureusement sur le museau. Or, le museau est la partie la plns sensible d'un lion ; aussi, ivre de fureur, s'élance-t-il de nouveau ; de nouveau le bâton s'abat sur son museau. Alors, en rugissant de peine et de rage, l'animal lâche la chaise et retourne à son coin, piteux et démonté. Pendant ce temps, le dompteur est sorti de la cage, mais il y a laissé la chaise.

Le fauve, à présent, se trouve devant plusieurs alternatives : peut-être va-t-il bouder dans son coin, ou bien il se mettra à sauter le long de sa cage en poussant des hurlements féroces, après quoi il ira s'attaquer à la chaise qu'il réduira en morceaux. Le résultat de cette expérience sera la résignation. Lorsque, le lendemain, l'homme reparaît avec son bâton et une nouvelle chaise, le lion le reçoit avec calme. Cependant, il se tient loin, non pas agressif, mais timide. Le dompteur, petit à petit, avance vers lui sa chaise jusqu'à ce que la bête se trouve à la portée de son bras. Alors, du bâton, il la caresse. Le lion se prête au jeu et ronronne de plaisir. L'instant est propice, il faut en profiter : le dompteur substitue sa main au bâton et, pour la première fois, promène ses doigts sur le dos du lion.

Le second grand pas vient d'être fait : le fauve s'est familiarisé avec le toucher humain. Bientôt il l'aimera, car il adore les caresses. L'homme, ainsi, avancera rapidement dans ses grâces : progressivement il lui frottera le dos, lui tapotera les épaules, lèvera une de ses énormes pattes, et quinze jours plus tard, si la bête est de bon tempérament, l'amitié sera faite.

Cette amitié, néanmoins, reste sujette à caution. Si bien dressé qu'il soit, le fauve, au fond de lui-même garde toujours sa nature première qui parfois se réveille, imprévue et terrible, et si elle ne cause pas toujours des catastrophes, elle n'en est pas moins une menace continuelle pour le dompteur.

TH. MANDEL.

LES DIMENSIONS DU PARADIS

" Et la ville était bâtie en carré aussi longue que large. Et il mesura la ville avec sa verge d'or jusqu'à l'étendue de douze mille stades et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales."

(Apocalypse, chap. 21, décrivant le paradis).

Voici à ce propos les calculs que vient de faire un mathématicien anglais.

Le ciel est donc long de douze mille stades, 7,920,000 pieds, et en mesure cube 496,792,088,000,000,000,000, pieds cubes. Maintenant, si l'on prend la moitié de cet espace pour le trône de Dieu et sa cour, et la moitié de la balance pour les rues, il reste un total de 124,198,272,000,000,000,000 pieds carrés. Divisez cela par 4,000 pieds cubes pour un compartiment de seize pieds carrés, et il restera 30,321,843,750,000,000 de chambres.

Supposons maintenant que le monde a toujours contenu et contiendra toujours 990,000,000 d'habitants et qu'une génération du 33½ ans, faisant un total de 2,970,000,000,000 d'âmes chaque siècle ; supposons que le monde dure 100,000,000 d'années ou mille siècles, ce qui équivaut à un total de 2,970,000,000,000 d'habitants. Supposons encore qu'il y ait eu cent mondes semblables et égaux au nôtre donnant 297,000,000,000,000 de personnes, et il resterait dans la citée céleste assez d'espace pour donner à chaque personne, plus de cent chambres de seize pieds carrés, en supposant que tout le monde aille au Paradis.

La femme ne pardonne que si elle a tort.—ARSÈNE HOUSSAYE.

Les femmes n'apprennent rien ; elles devinent tout.

Si nous pouvions disposer de l'immortalité, c'est notre mère que, la première, nous rendrions immortelle.

Les flatteurs, comme les chats, passent où ils veulent passer, par un don d'amincissement qui leur est particulier.—P.-H. GERFAUT.